

Il est des poèmes qu'on reprend sans se lasser. Ainsi le fameux « Initium » par lequel René Desjolles ouvre ses *Commémorations* :

Les mains des suppliciés
dans les prisons qu'on ferme,
La poudre du chemin
qui colle à tes talons,
L'amour que tu crois faire
en monnayant ton sperme,
La mer qui s'en balance
et monte à reculons,
Les oiseaux de métal
qui battent la mesure,
Les rêves avortés
qui servent de romans,
Le ciel qui se lamente
et mouille ta figure,
Le cadran qui s'ennuie
à compter les instants,
L'orphée qui vient d'éclore
au fond d'une clinique,
La mort qui se déchausse
en riant aux éclats,
Le silence qui pousse
au cœur de la musique,
Et les anges ravis
qui bavardent tout bas.

Étrange liste des apparences revêtues par un seul et même objet – *la vie*, peut-être – qu'on ne saurait définir et qui cependant est là, fort de l'unité

que lui confère la versification. Le rythme implicite de l'alexandrin, constamment soutenu, soutient l'image solitaire ; de sorte que, satisfaits du plaisir auquel les convie le rythme, la chair et l'esprit n'ont pas besoin de constamment recourir à quelque nouvelle image ; de sorte aussi que le développement de l'image solitaire transforme le poème en une sorte de mythe qui a vraiment sa vie propre. Alors le poème se rapproche du conte. Or, le plus mystérieux des poèmes de René Desjolles, n'est-ce pas cet *Initium*, justement, ce conte entre tous qui s'ouvre sur l'abîme ? De quoi nous corriger de cette fureur imageante qui s' imagine à tort qu'un kaléidoscope fabrique des poèmes, et qu'un enchaînement de synonymes autonomes peut constituer *une poésie*.